
SUR LES PAS DE LÉON L'AFRICAIN...

Réconcilier la Méditerranée

Entretien avec

Amin Maalouf

«*Ma sagesse a vécu à Rome, ma passion au Caire, mon angoisse à Fès et à Grenade vit encore mon innocence*». Avec cette phrase annonciatrice qui résume le périple de Léon l'Africain et avec laquelle Amine Maalouf avait ouvert son premier roman¹, toute la Méditerranée est là, dans les dimensions multiples — culturelles et historiques — que comporte chacune de ses cités. Amin Maalouf s'identifie-t-il à son personnage, ce grand voyageur, presque apatride, contraint à quitter son pays natal, l'Andalousie, par les forces de l'intolérance et de l'exclusion et qui a erré tout autour de la Méditerranée, de son propre gré ou au gré des événements, à la recherche d'une terre accueillante? Porte-t-il en lui l'âme du voyageur cosmopolite rempli des contradictions que génèrent la quête perpétuelle, la curiosité nourrie, l'aventure assoiffée de découverte? Et de quoi tient-il donc cette tendance à la compassion dont il a si fortement marqué Léon l'Africain et dont sera pétrie l'âme de ses romans ultérieurs? Une compassion qui ouvre les cœurs, force les portes des demeures... Compassion réconciliatrice qui saura trouver le fil conducteur d'une cité à l'autre, créant le lien entre ces êtres ni tout à fait les mêmes ni tout à fait différents et dans lesquels, à chacune de ses étapes, il se reconnaît, se fond et renaît, chaque fois renouvelé.

Phrase annonciatrice d'un style et d'une vision du monde dont Amin Maalouf ne se départira pas dans les quatre romans qui seront publiés après Léon l'Africain et dont le dernier est *Le rocher de Tanios*, magnifique remontée aux sources du Liban du XIXe siècle.² Plus qu'un style, une philosophie de la vie, née sans doute de sa

N° 11 Été 1994

confrontation avec la dure réalité de la condition humaine, à travers son métier de journaliste reporter: Guerre du Vietnam, guerre civile au Liban, révolution iranienne... Exclusion, rejet de la différence, haine jusqu'à la mort... Comment rappeler que le monde est beau de ses différences et laid de ses exclusions? Comment chanter la générosité et transmettre la paix? L'histoire de l'humanité est jalonnée de personnages qui tour à tour, apprennent et désapprennent le vivre ensemble... Amin Maalouf les conte, en choisissant ceux parmi eux qui ont évolué autour de l'espace méditerranéen ou ont été en relation avec ses civilisations. Humanisme tantôt tranquille, tantôt inquiet, le ton n'est jamais à l'idéalisme béat.

«A Rome, tu étais le fils de l'Africain; en Afrique, tu seras le fils du Roumi. Où que tu sois, certains voudront fouiller ta peau et tes prières. Garde-toi de flatter leurs instincts, garde-toi de ployer sous la multitude! Musulman, juif ou chrétien, ils devront te prendre comme tu es ou te perdre...» Ainsi a-t-il parlé à Léon l'Africain. Les choses n'ont guère changé depuis. Ce sont ces mêmes thèmes du cosmopolitisme, de la différence, de la tolérance et de l'exclusion, toujours aussi actuels autour de la Méditerranée, que nous avons évoqués au cours de l'entretien qu'il a bien voulu nous accorder.

— Le terme “cosmopolite” suscite sympathie, défiance ou même hostilité, selon le sens qu'on lui accorde: les universalistes désignent par ce terme le citoyen de l'univers, ouvert à toutes les cultures et prédisposé à l'une des valeurs les plus précieuses de notre époque: celle de la tolérance. Jusqu'au début de notre siècle, le cosmopolite était cet être idéaliste, sans appartenance ni attaches, qui fuit ses responsabilités. «Défiez-vous, disait Jean Jacques Rousseau, de ces cosmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux». Les courants nationalistes du XXe siècle, quant à eux, ont combattu le cosmopolitisme, le considérant totalement incompatible avec les tendances uniformisantes qui constituent l'essence même de leur idéologie.

«Le cosmopolitisme n'est pas un terme que j'utilise souvent... Sans vouloir m'attarder sur les mots, disons que selon ma vision du monde, mon crédo est de chercher à ce que dans notre monde d'aujourd'hui, on arrive à dépasser les appartenances exclusives afin de pouvoir revendiquer des appartenances partagées, celles qui sont, pour l'espace méditerranéen notamment, séculairement ancrées dans les hommes et dans les lieux. Je pense que pour les pays de cette région du monde, les destins sont liés pour le meilleur et pour le pire. Qui d'ailleurs peut se targuer aujourd'hui d'appartenir à une culture unique? Nous vivons une époque où nous sommes, d'une manière ou d'une autre, influencés les uns par les autres, par tout ce qui se transmet à travers les moyens de communication, la télévision, le cinéma... En fait, toutes les sociétés du monde sont influencées par un ensemble de choses qui se rejoignent dans leur circulation à travers la planète.

Sur un plan historique, tous les pays du pourtour méditerranéen ont connu des influences multiples ce qui rend totalement illusoire de chercher à privilégier une appartenance plutôt qu'une autre et à considérer que tel aspect de son histoire permet, mieux que le reste, de se définir une identité. A partir du moment où on cherche à privilégier une appartenance plutôt qu'une autre, on risque forcément d'occulter une dimension de son identité.»

— *C'est pourtant cette tendance qui prime actuellement... Des rejets de plus en plus nombreux se manifestent et semblent montrer que la sauvegarde de la diversité culturelle autour de notre mer commune ne peut se faire qu'au prix du repli sur soi et à l'intérieur de frontières exclusives, propres à chaque culture ou à chaque communauté. Soyons différents, mais chacun chez soi.*

«Oui, et c'est une tendance inquiétante. Dans plusieurs pays du sud, on est arrivé à ce qu'on peut appeler une impasse, après l'échec de diverses expériences, expression d'une souveraineté fraîchement reconquise. Toutes les voies semblent bouchées, on a l'impression qu'il y a un seul modèle qui prévaut dans le monde d'aujourd'hui, le modèle occidental, auquel un grand nombre de pays a le sentiment de ne pas pouvoir avoir accès; ils se sentent donc un peu relégués aux marges du monde, sans finalité. Leur réaction se traduit par une volonté d'affirmation de leur propre identité. Les choses sont un peu différentes dans les pays du nord. Ceux-ci traversent une période de crise. Durant les périodes de crise, les gens n'ont pas tendance à être très généreux et les difficultés poussent plutôt à renforcer l'égoïsme; en même temps, ils ont l'impression que les pays du Sud aussi bien que les pays de l'Est vivent des mutations telles qu'elles vont en s'accroissant. Il y a dans le Sud comme à l'Est, des millions de personnes qui aspirent à une vie meilleure et qui pensent la trouver dans les pays développés du Nord. C'est malheureusement là l'origine de ce réflexe de protection et de préservation qui s'amplifie dans les pays nantis: on a l'impression que si le mur de Berlin a été abattu, d'autres sont en train de s'ériger. C'est vrai qu'il y a aujourd'hui un renforcement des appartenances identitaires; je crois même qu'il y a une forme de tribalisation qui est en train de progresser un peu partout parce qu'elle bénéficie de complaisances; il n'y a pas encore d'attitude suffisamment rigoureuse et ferme face à la montée de ce phénomène. Cela dit, il y a aussi des éléments qui sont encourageants, je pense notamment à l'évolution de la situation au Proche Orient où une expérience nouvelle s'annonce prometteuse.»

— *Chaque fois que des foyers de tension s'apaisent, d'autres apparaissent... C'est comme si la diversité des cultures et des peuples de la Méditerranée ne pouvait que donner lieu à des tensions, et que les plages d'apaisement ne'étaient que des moments au cours desquels les conflits couvent... Ce n'est pas porteur d'optimisme.*

«Je dirais qu'il n'y a d'apaisement que dans la partie proche-orientale. Globalement, il y a encore des menaces très graves sur le pourtour méditerranéen, je pense par exemple à l'ancienne Yougoslavie, aux tensions qui montent entre la Grèce et ses voisins, je pense aussi aux troubles politiques dans des pays comme l'Égypte et l'Algérie. Ce sont des phénomènes qui méritent d'être suivis de près car ils risquent d'être explosifs. Au Proche-Orient, il y a eu cet accord entre Israéliens et Palestiniens qui, à mes yeux, est un pas très important — probablement le plus important depuis un demi-siècle — qui présage d'une paix durable dans cette partie du monde. Je crois qu'il y a là une chance dont l'importance va bien au-delà de cette région.

»Mais les pays du Sud demeurent à la recherche d'un modèle car ils ne sont pas satisfaits de celui que l'Occident a produit. Peut-être un modèle pourra-t-il prendre

forme au Proche Orient? J'extrapole un peu. Voici une région à la fois ancrée dans le monde arabo-musulman et qui a, en même temps — pour un certain nombre de raisons — un accès direct à ce qui se crée dans le monde développé. C'est parce qu'elle dispose de capacités humaines énormes et qu'elle a accumulé une grande diversité d'expériences et de populations, qu'une expérience nouvelle peut y voir le jour. Je rêve — mais je ne sais pas à quel point ceci ne sera qu'un rêve — d'un Proche-Orient qui serait non seulement en paix, mais qui se développerait rapidement et serait une zone de liberté et de démocratie; un Proche-Orient à la fois partenaire privilégié pour les pays développés — notamment pour l'Europe — et jouant également le rôle de pôle de développement et de modèle pour d'autres régions du Sud. Pour qu'une région puisse jouer ce rôle, il y a bien sûr l'élément humain qui importe; mais la position stratégique et surtout symbolique par rapport aux trois religions est extrêmement importante. Si les habitants de cette région du monde ont véritablement la volonté de réaliser quelque chose dans ce sens, cela pourrait donner quelque chose d'extraordinaire... Certains facteurs vont dans ce sens, notamment le fait que tout le monde sait qu'il n'y a pas d'autre solution et que la violence ne peut pas résoudre les problèmes. Il y a aussi le fait que c'est une région où le niveau de vie des populations peut être assez rapidement amélioré, ce qui leur donnerait immédiatement des éléments d'appréciation concrets de ce que peut apporter la paix en terme de prospérité pour tout un chacun. Je dirais que ce qui arrive là me rend optimiste, alors que la plupart des événements actuels dans le reste de la Méditerranée ne porte qu'à l'inquiétude.»

— *Pensez-vous que dans le processus de développement dans cette partie du monde, la démocratie occupe une place primordiale, ou bien croyez-vous que les exigences du développement privilégient la stabilité politique au détriment d'un processus de démocratisation?*

«Il est évident que le développement économique a besoin de stabilité mais il n'a pas besoin de despotisme. Je crois que l'on a rarement vu à travers l'histoire, quoi que cela soit déjà arrivé, des pays despotiques réussir une véritable politique de développement. On a vu plutôt des pays dictatoriaux engager leur pays dans des politiques absurdes qui finalement n'aboutissaient pas à l'amélioration de la situation économique. Pour réussir une politique de développement, il faut d'abord avoir la confiance des éléments les plus dynamiques de la société, de ceux qui peuvent véritablement promouvoir le développement et cela ne peut s'acquérir que dans un climat de liberté. Le pire ennemi du développement, c'est l'arbitraire, car quelqu'un qui s'engage dans une entreprise doit être sûr qu'il vit dans un Etat de droit et que personne ne viendra mettre la main sur ce qu'il aura construit. On a donc besoin non seulement de stabilité, mais d'un Etat de droit et d'une dose de liberté. Il y a certes eu quelques cas de despotes éclairés qui ont réussi une vraie politique de développement, mais il y a eu beaucoup plus souvent des despotes qui n'étaient pas du tout éclairés et qui, sous prétexte que le développement devait passer avant la liberté, ont asservi leurs populations et finalement appauvri et ruiné leur pays.»

— *Revenons aux mouvements de rejets qui s'amplifient en Algérie comme en Egypte et dont l'islam semble être le fer de lance. Vous avez étudié de près cet islam politique aux sources duquel vous êtes remonté pour les besoins de votre quatrième roman Les jardins de*

lumière. L'islam est-il vraiment en cause ou doit-on, pour comprendre ce phénomène, suivre d'autres pistes?

«Le problème d'un certain nombre de pays musulmans, notamment ceux que vous venez de citer, est essentiellement un problème de développement. Les voies semblent bouchées, on ne voit pas comment améliorer la situation des gens, on ne sait pas comment s'en sortir, on ne sait pas où on va... On essayé plusieurs voies qui se sont avérées peu satisfaisantes, on se sent un peu perdu dans un monde qui se sent globalement perdu... On cherche et on essaie de se persuader qu'en se crispant sur son identité, on pourra sortir de l'impasse. Cette réaction, même si elle a une apparence religieuse, s'apparente beaucoup plus à diverses réactions qu'on a déjà observées dans le Tiers-Monde à travers l'histoire et qui se référaient au marxisme plutôt qu'à la religion. Il s'agit en réalité, pour celles-ci comme pour celles-là, de formes de protestation contre le monde développé.»

»Personnellement, je vois d'abord dans l'islamisme militant l'expression d'un désespoir face à un avenir qui paraît bouché. L'islam en tant que religion peut être parfaitement compatible avec une société développée, avec une économie développée, avec une sécularisation et une laïcisation de la société. Dans une situation idéale — qui pourrait se réaliser un jour — l'islam pourrait être une composante de l'identité des pays musulmans comme le christianisme l'est aujourd'hui dans les pays européens. Mais je ne pense pas que l'idéologie religieuse puisse résoudre les problèmes, puisse développer un nouveau modèle économique, social et politique capable de tirer les pays du marasme dans lequel ils se trouvent. Si une telle expérience était faite, la désillusion viendrait nécessairement. Le problème c'est qu'on sait que cette voie ne mène pas à une solution, mais on ne voit pas pour autant quelles sont les voies à suivre.»

— Le point de vue qui prime dans l'opinion publique occidentale consiste à considérer l'islam comme le principal frein au développement d'une société libre et évoluée et à voir dans les sociétés musulmanes une structure intrinsèquement défavorable à toute modernité; parallèlement les sociétés musulmanes développent une idéologie qui rend l'Occident responsable de ses maux et qui pour cette raison appelle à la fermeture sur soi et au rejet de la culture occidentale. Ces attitudes se rejoignent au moins sur un point: celui de l'incompréhension et du rejet réciproque des uns envers les autres.

«Je crois qu'on ne fait pas suffisamment la distinction entre monde islamique et monde musulman. C'est une vision à la fois erronée et dangereuse. Il faut constamment faire la différence entre ces notions car ma conviction profonde est que l'islam en tant que doctrine religieuse n'est pas du tout incompatible avec une société moderne, laïque et développée, croire que l'islam est uniquement bon pour les pays sous-développés est à la fois faux et peu flatteur pour l'islam. L'islam peut parfaitement être une composante d'une société développée, mais en même temps, lorsqu'il est utilisé à des fins politiques et quand il a un rôle écrasant dans la société, il peut être extrêmement nuisible et destructeur comme l'a été le christianisme à certains moments de l'Histoire, notamment au Moyen Age ou durant la période des tribunaux de l'Inquisition. Toutes les religions deviennent dangereuses lorsqu'on les utilise à des fins politiques. Le monde musulman, en tant que zone de

civilisation, est un monde très diversifié où se développent toutes sortes d'opinions et il est important de faire constamment la différence entre islam et monde musulman, comme il est important de faire la différence entre le christianisme et la chrétienté qui sont deux choses totalement différentes.»

— *Dans cette tension entre l'Occident et le monde musulman cristallisée autour d'une certaine image de l'islam, on a l'impression que c'est un antagonisme qui va au-delà de ces deux mondes et qui concerne plutôt les relations que l'Occident entretient avec tout ce qui n'est pas lui.*

«On découvre à chaque fois combien ces deux univers qui sont voisins, se comprennent mal; à quel point la méfiance est encore présente. Il faut arriver à aplanir ces méfiances et c'est là le rôle de tous ceux qui sont à cheval entre ces deux mondes, qui appartiennent à l'un et l'autre de ces deux mondes; ils peuvent en tout cas veiller à ce que ces tensions ne s'exacerbent pas.

»Les exemples sont nombreux dans l'Histoire où ces deux civilisations se sont croisées positivement, mais, depuis quelques décennies, il y a une regression. Il y a cette notion horrible et excécrable de purification ethnique, parfois de manière consciente parfois par la force des choses. On a tendance à voir des pays de plus en plus monocolores, où les minorités sont d'une manière ou d'une autre contraintes à émigrer ou à se regrouper les unes avec les autres. C'est là une tendance inquiétante. Au cours des dernières années, je crois qu'on est allé dans le sens d'une tribalisation de plus en plus intense mais, encore une fois, il y a quelques indices qui sont encourageants, notamment ce qui vient de se passer au Proche Orient. On peut espérer que le courant va s'inverser, que l'on va revenir vers une période de coexistence, et imaginer que l'expérience qui fut celle de l'Espagne des trois religions, autrefois de Al-Andalous, pourra se répéter au Proche-Orient. On peut et on doit l'espérer, sinon je ne vois pas quels espoirs on pourrait avoir devant soi.»

Propos recueillis par

Anissa Barrak

¹ Amine Maalouf, *Léon l'Africain*, Editions Jean-Claude Lattès, 1987.

² Du même auteur chez Jean-Claude Lattès, *Samarcande*, 1988; *Les jardins de lumière*, 1990; chez Grasset *Le premier siècle après Béatrice*, 1992; *Le Rocher de Tanios*, 1993, Prix Goncourt.